

# A la mémoire de l'abbé Leo Meyer

## (1870-1942)

Léon DUPONT LACHENAL

Le 22 mars 1967 devait marquer le vingt-cinquième anniversaire de la mort de l'abbé Leo Meyer. Avec une piété touchante, son petit-neveu, Monsieur le juge cantonal Joseph Meyer a désiré que cette date ne passât point inaperçue. Sachant que j'avais travaillé sous la direction de l'abbé Meyer, il me proposa d'en rappeler quelques souvenirs ; malheureusement, à cette époque, la maladie, puis la mort de ma très regrettée mère me retenaient douloureusement et il ne m'était pas possible de m'associer à l'hommage prévu \*. Je ne voudrais point, pourtant, laisser s'éloigner trop cet anniversaire sans évoquer la mémoire du grand disparu, avant que le temps n'emporte définitivement son image.

Ces souvenirs que M. André Donnet veut bien accueillir dans *Vallesia*, seront aussi un hommage de la Bibliothèque et des Archives à leur ancien directeur.

\*

Aussi loin que remonte mon souvenir, l'abbé Leo Meyer était déjà membre de la Commission cantonale des Etudes : comme élève d'abord, puis comme professeur, je le revois exactement venir inspecter les cours. De même qu'une décharge électrique dans l'eau transmet aussitôt un tremblement, l'entrée de M. Meyer dans une classe produisait toujours un frisson qu'il serait vain de nier et qui se manifestait pareillement chez les élèves et chez les professeurs.

M. l'abbé Meyer était de haute et mince stature, portant une tête ronde éclairée de grands yeux brillants et scrutateurs. Au sommet d'un vaste front, une chevelure en brosse que les années blanchirent mais conservèrent surmontait une physionomie intelligente et énergique. A cette première impression

\* L'hommage projeté a paru dans le *Walliser Volksfreund*, n° 48, 24 mars 1967, puis en tiré à part, augmenté, à la Buchdruckerei Oberwallis, à Naters, sous le titre : *Zum 25. Todestag von Staatsarchivar Dr. Leo Meyer, 1870-1942* (1967, 46 p.).

s'ajoutait celle d'austérité qui se dégageait d'une mise sévère : soutane dont le revers cachait les boutons, et ceinture plate, rigide, dénuée de franges, comme en portaient autrefois les jésuites : immanquablement, on reconnaissait dans cette tenue le signe de la discipline. Sans se départir jamais complètement d'une certaine rigidité qui, à ses yeux, constituait sans doute l'armature du prêtre, l'abbé Meyer laissait cependant entrevoir une bonté profonde et sûre.

Quand il inspectait un cours, il savait avec un tact parfait respecter l'autorité du professeur, en le saluant d'abord aimablement, comme un confrère, puis en venant discrètement à son aide, si besoin était, sans jamais laisser paraître les insuffisances qu'il pouvait déceler chez les maîtres : s'il y avait quelque chose à redresser, il ne l'insinuait jamais devant un auditoire juvénile, naturellement avide de sensations. Avant de se retirer, M. Meyer avait encore une parole de remerciement et d'encouragement pour tous, maîtres et élèves, et son passage s'achevait dans un sentiment de paix, d'estime et de respect mutuels.

Son savoir s'étendait à tout, et il pouvait inspecter les cours de latin ou de grec, de français, d'allemand, voire d'anglais, d'histoire et de géographie comme de philosophie. La philologie l'attirait particulièrement (c'est dans cette discipline, d'ailleurs, qu'il avait écrit sa thèse de doctorat) ; il se hasardait même, parfois, à des hypothèses étymologiques qui, si elles n'étaient pas convaincantes, avaient du moins l'avantage de susciter la curiosité et le rêve...

M. Meyer n'en imposait pas seulement par ses connaissances, sa dignité, sa qualité de vice-président du Conseil supérieur des Etudes (la présidence étant réservée de droit au chef du département de l'Instruction publique) : il était encore et surtout archiviste et bibliothécaire cantonal. C'est en 1905 que l'abbé Meyer, jusqu'alors professeur de rhétorique au collège de Brigue, fut appelé à ces deux fonctions qui avaient été unies en 1893 et qui le sont demeurées depuis sauf une courte période, de 1921 à 1925, pendant laquelle M. Jean-Charles de Courten dirigea la Bibliothèque. Les mérites que M. Meyer s'est acquis dans ces fonctions sont réels et d'autant plus grands que le rôle de la Bibliothèque et des Archives était peu compris.

Une troisième charge devait encore s'y ajouter. Après la mort du regretté peintre Joson Morand (1865-1932), le Conseil d'Etat avait appelé M. Pierre Courthion au poste de conservateur du Musée de Valère et d'archéologue cantonal. Courthion était — il l'est encore — un critique et historien d'art de grande classe, à qui l'on doit des biographies remarquées de Nicolas Poussin et de Claude Lorrain ; mais il lui était difficile de concilier ses nouvelles fonctions valaisannes avec celle de directeur de la Maison universitaire suisse de Paris qui le retenait dans la capitale française dix mois de l'année. Le séjour qu'il faisait en Valais les deux autres mois parut bientôt démontrer que la fonction d'archéologue et de conservateur du Musée était sans utilité et le Grand Conseil, après deux ou trois ans de ce régime hybride, supprima le poste en supprimant le traitement qui, aux yeux des députés, paraissait plutôt contribuer à des vacances dorées. Le poste, en effet, ne reçut pas de nouveau titulaire et M. l'abbé Meyer fut prié d'assurer l'intérim que l'on prévoyait durable. M. Meyer devenait ainsi, de fait, pour une durée indéterminée, archéologue cantonal et conservateur de Valère sans cesser d'être archiviste et bibliothécaire : le travail s'étendait dangereusement sans que le temps ne



Abbé Leo Meyer (1870-1942)

grandisse ni surtout les ressources, car si l'Etat avait groupé les charges, il n'avait pas réuni les émoluments. M. Meyer déclara franchement qu'il pourrait seulement veiller sur le Musée de Valère et intervenir dans les cas les plus sérieux de l'archéologie cantonale...

L'histoire intéressait pourtant M. Meyer : c'est dans une branche connexe qu'il avait conquis son doctorat, et il enseignait l'histoire ecclésiastique au Grand Séminaire de Sion. C'est aussi l'histoire qui me rapprocha de M. Meyer. Ses « visites » au Collège de Saint-Maurice nous donnaient parfois l'occasion d'un bref échange de vues ; puis, un jour, il me retint plus longuement et me pria de prolonger l'entretien en l'accompagnant jusqu'à son train. Il s'agissait plus précisément d'héraldique : M. Meyer avait remarqué quelques articles que j'avais consacrés à ce domaine où l'art et la science se rencontrent ; or, lui-même, depuis quelque vingt ans, amassait notes et documents en vue d'un nouvel *Armorial valaisan*, destiné à remplacer en le complétant l'*Armorial* de Jacques-Etienne d'Angreville et Louis-Alphonse de Mandrot (1868) devenu introuvable. M. Meyer me demandait donc si j'étais disposé à lui apporter mon concours pour achever l'œuvre qu'il avait entreprise. La réponse fut naturellement positive et, quelque temps plus tard, je reçus de M. le conseiller d'Etat Cyrille Pitteloud, alors chef du département de l'Instruction publique, une invitation à prendre part à une séance dans son bureau. M. Meyer y exposa la genèse, le développement et l'état de son travail qui était consigné sur des fiches remplissant treize cartons, un par district, et il renouvela le vœu de pouvoir publier le nouvel *Armorial* sous les auspices du Haut Conseil d'Etat. M. Pitteloud exprima sa joie de voir ainsi progresser un labeur de vingt années et assura M. Meyer de sa gratitude. Il tenait cependant à associer les deux Sociétés d'Histoire à cette œuvre et pria Mgr Dionys Imesch, président du *Geschichtsforschender Verein von Oberwallis*, et moi-même, en ma qualité de président de la Société d'Histoire du Valais Romand, de revoir entièrement les fiches préparées par M. Meyer, de les contrôler, et, au besoin, de les corriger et compléter. Ainsi commença une collaboration qui, de limitée qu'elle paraissait au début, ne cessa de s'élargir.

Chaque semaine un jour, souvent deux, parfois trois, je montais à Sion, aux Archives cantonales. Peut-être devrais-je dire plutôt que je descendais aux Archives, car elles occupaient trois ou quatre salles sous le collège de la capitale. Je dis bien : sous le collège, car elles étaient en sous-sol, et si les fenêtres à ras de terre y dispensaient une lumière grise avec les bruits de la rue, elles ne permettaient au regard aucune évasion, aucune distraction. A part quelques armoires dont les panneaux d'un bleu tendre s'ornaient de motifs peints représentant des fleurs ou des fruits, tout était gris dans ces caves aux murs passés à la chaux, au sol bétonné, au mobilier rudimentaire : il fallait bien la passion du métier ou le sens du service pour persévérer jour après jour dans ces locaux tristes et malsains. M. Meyer y œuvra durant trente ans et plus, accroissant les dépôts, établissant des analyses et des inventaires, dressant répertoires et fichiers. Il souffrait de voir son labeur peu compris, de se voir lui-même peu soutenu, et lui qui travaillait par amour de son cher Valais, il éprouvait le douloureux sentiment d'être payé d'ingratitude... C'était l'époque des « vaches maigres ». A titre d'exemple, un journal rappelait récemment que, pour la Bibliothèque cantonale, l'Etat n'allouait aux environs de

1900 que 1000 francs, et que, quarante ans plus tard, cette subvention n'atteignait encore que 2000 francs...

Pour l'aider dans sa tâche, l'abbé Meyer avait embauché des aides qu'il rétribuait à la journée sur la caisse de la maison : M. Adolphe Favre, de Bramois, collaborateur précieux autant que silencieux, et le baron Otto von Aigner : celui-ci appartenait à une famille hongroise attachée aux Habsbourg que les malheurs de sa patrie avait jetée sur les chemins de l'exil. Otto von Aigner habitait avec sa mère tout en haut de la maison de Torrenté, à la rue des Châteaux ; Madame de Aigner (elle avait, en effet, adopté la forme française de son nom) avait conservé jusqu'à un âge très avancé une distinction et une clarté d'esprit qui lui permettaient encore, à quatre-vingts ans passés, de donner des leçons de langues et de musique, tandis que son fils avait trouvé en M. l'abbé Meyer un « patron » et une raison d'être : il n'en demeurerait pas moins meurtri par l'infortune et, pour ne pas maudire le présent, s'efforçait-il d'oublier le passé : « Quand vous m'écrivez, me dit-il un jour, ne mettez plus de particule : lorsque les moyens manquent pour soutenir un rang, il est préférable de n'en plus porter les signes. »

C'est avec M. Aigner que l'abbé Meyer rassemblait depuis longtemps les matériaux nécessaires pour l'*Armorial* ; c'est avec tous les deux que j'eus donc l'honneur et le plaisir de collaborer. M. Aigner venait généralement m'attendre à la gare et m'y reconduisait ; si je devais travailler plusieurs jours de suite à Sion, j'allais parfois passer la nuit chez mes confrères de l'Ecole de Commerce à Sierre à moins que, ma mère et moi, nous ne logions dans un hôtel de la capitale, à la Paix ou à la Planta.

Si j'étais seul, je partageais régulièrement le repas de M. l'abbé Meyer chez les Dames Blanches dont il était le chapelain. Un repas frugal, presque toujours pareil : un bouillon, une tranche de viande avec un légume, une pomme pour dessert et une tasse d'excellent café. La pomme était presque toujours l'occasion d'une conversation technique avec un troisième commensal, M. Breuer de Breubach, dont la famille s'apparentait avec les de Meyer, de Fribourg, les de Riedmatten, le conseiller fédéral Jean-Marie Musy, l'avocat Edouard Coquoz, de Martigny ; M. Breuer s'occupait d'arboriculture et, sauf erreur, veillait sur le verger des Sœurs. Un jour, une religieuse entra dans la salle à manger pour une communication à l'abbé Meyer : elle avait une sorte de camail rouge surchargé d'une grande chaîne avec une croix pectorale comme en portent les évêques. Je me levai naturellement et, après son départ, je demandai à M. Meyer : « C'est sans doute une Abbesse de monastère de passage ? — Mais non, me répondit-il, c'est le costume de chœur des religieuses de la maison », et, avec une pointe de malice, il ajouta : « Vous avez vu : le camail de Saint-Maurice est apprécié ! »

Après le repas, M. Meyer m'entraînait à une petite promenade par le chemin des Amandiers, à flanc de coteau, en montant parfois jusqu'à Gravelone pour contempler de là-haut la capitale dans son collier de collines et de verdure, entre les deux chaînes des Alpes. A quatorze heures, nous étions de retour aux Archives où le travail reprenait.

Lorsque j'avais pris contact avec les fiches héraldiques de M. Meyer, j'avais dû constater qu'il connaissait beaucoup mieux le Haut-Valais que le Bas-Valais, ce qui était naturel, et qu'au fur et à mesure qu'on descendait vers

le Léman, sa documentation était plus pauvre. La nécessité et, aussi, la loyauté m'imposaient l'obligation d'attirer l'attention de M. Meyer sur les insuffisances de ses dossiers, et je dois dire à sa louange que, loin de prendre la chose en mauvaise part, lui qui était mon aîné de trente ans, il apprécia ma franchise et m'invita alors à rechercher ce qui manquait. Peu à peu, c'est tout le Valais qu'il fallut revoir. Toute une équipe de collaborateurs apporta à la mise au point de l'*Armorial* un concours précieux ; je pense spécialement au regretté chanoine René Gogniat qui m'accompagna dans plusieurs prospections à travers le Bas-Valais et dont les études techniques qu'il avait faites en sa jeunesse, jointes à un souci aigu de perfection, lui permettaient d'établir des relevés impeccables. Notre reconnaissance s'adresse aussi à M. Jean Marclay, de Monthey, à M. Georges Delavy, de Vouvry, aujourd'hui sous-prieur du Grand Saint-Bernard, au défunt chanoine Joson Gross, de Salvan, à l'abbé Antoine Torrione et à feu Philippe Farquet, « Alpinus », tous deux de Martigny, à M. le chanoine Jean-Marie Boitzy, alors directeur du Collège de Bagnes. Le Valais central était le terrain de chasse de MM. von Aigner et Albert de Wolff. Quant aux districts orientaux, que M. Meyer connaissait le mieux, M. Ernst Bodenmüller, bourgmestre de Viège, et M. l'abbé Hans-Anton von Roten fournirent encore des renseignements précieux, mais ce dernier ne voulut pas figurer dans la liste des collaborateurs parce que, n'ayant pu vérifier par lui-même toutes les sources, il ne voulait pas assumer ne fût-ce qu'une once de responsabilité dans cette œuvre collective. Rendons hommage enfin à Mgr Imesch qui voulut bien relire toutes les notices concernant le Haut-Valais.

A Sion même, les Archives fournirent les bases indispensables, par leurs sceaux, leurs fichiers de notaires, leurs recueils de « bourgeoisies » et de naturalisations. Le Musée de Valère fut aussi inspecté pour tous ses documents héraldiques peints, sculptés ou gravés. Si, par suite du climat politique qui régnait alors dans le Haut-Valais et de la scission qui s'était produite entre conservateurs et chrétiens-sociaux, M. Meyer avait perdu le contact avec certains milieux aristocratiques, M. Albert de Wolff fut un agent de liaison particulièrement précieux et c'est à lui qu'est due en grande partie la documentation concernant le patriciat, dont le rôle fut primordial dans l'histoire politique, militaire et culturelle du pays.

M. Meyer avait confié le soin de dessiner les armes à M. Hans Lengweiler, de Lucerne, excellent héraldiste à qui l'on doit plusieurs publications importantes, notamment un *Armorial* des Conseillers fédéraux et une série de planches consacrées aux Abbayes bénédictines de Suisse et à leurs prélats. M. Lengweiler passa plusieurs jours à Sion où Madame Lengweiler et ma mère nouèrent de durables relations. Une autre fois, c'est à l'Abbaye de Saint-Maurice que se rencontrèrent M. Meyer, M. von Aigner, M. Lengweiler, M. Donald Lindsay Galbreath et moi-même. En effet, M. Meyer avait accueilli favorablement ma suggestion de soumettre tous les dessins à l'éminent savant et artiste qu'était M. Galbreath, de Clarens, auteur de nombreux ouvrages qui lui valaient une réputation internationale. Il publia, entre autres, d'importantes études sur les sceaux de l'Abbaye de Saint-Maurice antérieurs à 1500, sur les sceaux médiévaux de Suisse romande, sur l'héraldique papale, auxquelles études il faut ajouter un excellent *Manuel du Blason* et un splendide *Armorial vaudois* en deux gros volumes. M. Galbreath, qui était un ami de l'Abbaye de Saint-



Maurice, vint donc au rendez-vous, passa en une revue attentive tous les dessins destinés à l'*Armorial*, loua leur qualité et se déclara pleinement satisfait.

De son côté, M. Meyer voulut bien m'exprimer toute la satisfaction que lui causait aussi l'Introduction à l'*Armorial* : il m'avait prié de rédiger cette Introduction dans laquelle je rassemblai brièvement des considérations sur l'héraldique valaisanne avec des indications documentaires à son sujet.

Ainsi, par l'effort commun de tous les collaborateurs, l'œuvre progressait. Mais le temps s'écoulait aussi et M. Meyer, devenu septuagénaire, voulut presser le pas, car, disait-il, « je veux voir l'*Armorial* imprimé avant de mourir ». Il donna donc à l'imprimerie Orell Füssli, de Zurich, l'ordre de « tirer » les planches. C'était une décision bien compréhensible, mais peut-être imprudente, car le texte n'était point encore rédigé.

D'autre part, M. Meyer avait largement dépassé la limite d'âge fixée pour les fonctionnaires et l'Etat devait tout naturellement se préoccuper de son remplacement. Un jeune historien qui avait achevé ses études à l'Université de Genève par une licence en 1937 et qui conquerra son doctorat en 1942, M. André Donnet, fut nommé directeur de la Bibliothèque et des Archives cantonales. Peu auparavant, lors d'une réception en l'honneur du général Guisan, sur la terrasse de l'Hôtel de la Planta — réception qui avait été précédée d'une représentation des *Mains pures* de Maurice Zermatten —, M. Cyrille Pitteloud, chef du département de l'Instruction publique, m'avait fait part de son intention et, tant comme président de la Société d'Histoire du Valais Romand que comme ancien professeur et ami de M. Donnet, j'avais applaudi à sa désignation. Celle-ci fut un rude coup pour M. Meyer : n'ayant jamais envisagé l'éventualité d'un changement, il en fut accablé. Quand il me manifesta son immense chagrin, je m'efforçai de lui montrer qu'il n'y avait eu nul complot mais seulement le poids inexorable de l'âge et les exigences légales, et qu'il ne fallait voir là aucune ingratitude. Les paroles que m'inspiraient à la fois la sympathie respectueuse que je lui portais et mon amitié pour son successeur ne restèrent pas sans effet et je remerciai la Providence d'avoir pu contribuer à détendre une situation pénible, à faciliter la passation des rôles et à ramener la sérénité dans les relations entre le nouvel archiviste-bibliothécaire et son prédécesseur.

Il fut convenu que M. Meyer continuerait à venir aux Archives pour mener à bon terme la publication de l'*Armorial* et que M. Donnet lui apporterait toute son aide à cet effet. Ainsi les choses continuèrent-elles leur train habituel et, chaque semaine, nous nous retrouvions quelques jours M. Meyer, M. von Aigner et moi-même dans l'antre souterrain des Archives où le nouveau maître de céans nous accueillait très fraternellement. Cela dura quelques mois, mais, un jour, M. von Aigner m'avisa que M. Meyer venait d'être terrassé par une hémorragie cérébrale et que son état inspirait les plus vives inquiétudes. Deux mois plus tard, M. Meyer expirait dans cet Asile Saint-Joseph (St. Josephsheim) de La Souste, dont il était l'aumônier depuis de nombreuses années ; il était dans sa soixante-douzième année.

Dès que la triste nouvelle fut connue, M. le conseiller d'Etat Pitteloud me convoqua aussitôt dans son bureau avec M. André Donnet, afin de prendre

les dispositions nécessaires pour assurer l'achèvement de l'*Armorial*. Deux jours plus tard, Mgr Bieler, évêque de Sion, présida lui-même les funérailles dans le parc du *Josephsheim* et l'on me permit de rapporter cette parole qu'il m'adressa : « Je sais que vous avez beaucoup travaillé avec M. Meyer : il faudra continuer pour terminer l'œuvre à laquelle il tenait tant. »

Grâce à la compréhension et au dynamisme de M. Donnet, l'*Armorial* a été achevé et a paru en 1946. Sans doute est-il regrettable que M. Meyer n'ait pu goûter cette joie de son vivant, mais pour tous ceux qui connaissent la genèse de cette publication et la somme de travail qu'elle exigea, c'est une reconnaissance profonde que, par-delà la tombe, ils portent à l'abbé Leo Meyer, l'initiateur de l'œuvre. Vingt ans ont passé depuis sa publication et au cours de ces années, le développement des études historiques a été tel que l'*Armorial* pourrait être aujourd'hui revu et enrichi. Lors de sa publication, il était en quelque sorte la synthèse de tout ce qui avait paru auparavant ; composé en petits caractères, dans des colonnes serrées, à la manière des dictionnaires, on a calculé que sa matière correspond environ à huit volumes de format ordinaire et longtemps encore, sans doute, devra-t-on se rapporter à l'*Armorial* non seulement du point de vue proprement héraldique, mais encore biographique et historique.

Depuis la mort de M. Meyer un quart de siècle s'est écoulé. Sous la haute direction de M. le conseiller d'Etat Marcel Gross, chef du département de l'Instruction publique, les institutions dont M. Meyer avait la charge se sont magnifiquement développées. M. André Donnet a transféré la Bibliothèque et les Archives dans un bâtiment qui leur est entièrement réservé ; M. Albert de Wolff, directeur des Musées, a créé celui de la Majorie, rénové et accru celui de Valère ; M. l'abbé François-Olivier Dubuis, archéologue cantonal, veille sur les monuments historiques. Devant ces développements réjouissants, l'époque où M. Meyer devait travailler dans des locaux souterrains paraît de la préhistoire : n'était-ce pas encore un peu l'âge des cavernes ? Mais il a droit à la gratitude du pays pour le travail obscur et persévérant qu'il accomplit si longtemps au milieu de bien des difficultés et avec des moyens dérisoires.

L'image que nous esquissons de M. l'abbé Leo Meyer ne serait cependant pas complète si nous ne rappelions encore la dignité austère dont il entourait sa vie sacerdotale. L'étude et la science devaient, à ses yeux, contribuer à l'honneur du clergé, mais il ne recherchait pas d'autres honneurs, et lorsque Mgr Bieler lui proposa un canonat, il déclina l'offre. Son cœur, il l'avait mis dans l'Asile de Saint-Joseph, destiné aux vieillards et aux pauvres du Haut-Valais. Cette ancienne demeure des Mageran et des de Werra, située dans un paysage grandiose, était devenue la demeure de « nos seigneurs » les déshérités de ce monde : c'est là que, prêtre et savant, il trouvait sa paix et sa joie.